

## **La ponctuation par l'emoji**

CHRONIQUE de Jean-Michel Normand

« Façons de parler » (10/11)

Nés en 1997 au Japon, les pictogrammes ont envahi les conversations contemporaines. Devenu un élément incontournable, l'emoji porte des enjeux à la fois culturels et politiques.

Malgré leurs dehors un peu cruches et l'usage parfois frénétique qui en est fait, il faut croire que les emojis rendent le monde meilleur. Ces figures qui accompagnent quotidiennement quelque cinq milliards de messages électroniques ne composent pas une langue, mais rendent nos échanges plus authentiques. On leur sait gré d'introduire un peu de chaleur humaine, voire une forme d'humanité dans la froideur de la communication numérique instantanée.

Apparu en 1997, l'emoji (association d'image et d'écriture en japonais) ne pouvait naître que dans l'empire du Soleil-Levant, où exprimer ouvertement ses propres sentiments ne va pas de soi. Parmi les premiers pictogrammes figurait celui d'un homme s'inclinant respectueusement, mais d'autres, plus guillerets, sont vite apparus pour accompagner la progression fulgurante des formes de socialisation en ligne.

Peu importe la langue ou la culture, l'emoji est un élément de ponctuation qui restitue une part de la complicité et des émotions que traduisent les expressions faciales, la gestuelle ou l'intonation. Comme quelqu'un qui parlerait en vous touchant l'épaule. Un visage adressant un clin d'œil dédramatise le reproche, celui surmonté d'une auréole suggère que l'on n'en pense pas moins, et les mains jointes témoignent d'une reconnaissance sincère.

### Un homme enceint

Des études américaines et canadiennes assurent que les habitués des sites de rencontre utilisant fréquemment des pictogrammes dans leurs messages obtiennent davantage de deuxième rendez-vous et sont plus susceptibles d'avoir des relations sexuelles avec les personnes rencontrées.

Encore convient-il de maîtriser les codes de ce monde acidulé mais riche en subtilités et en chaussetrapes. Un cœur rouge exprime l'amour, un cœur orange une affection amicale, un cœur noir le soutien dans une situation difficile mais aussi l'humour vache, alors qu'un cœur vert est supposé ramener à la raison un correspondant trop insistant... Nuance. Sans compter que, dans le cadre professionnel, adresser un simple clin d'œil à un ou une collègue risque d'être jugé inapproprié.

Se creusent aussi les différences générationnelles. Massivement adopté par leurs parents, l'emoji au visage pleurant de rire (numéro un en France comme partout ailleurs) est délaissé par les plus jeunes. Sans doute par provocation, ils s'en remettent désormais à celui dont le visage ruisselle de larmes, en principe destiné à exprimer un profond chagrin.

Mondialement populaire, l'emoji est un enjeu culturel et politique. En 2019, alors que les tensions avec la Chine étaient au plus haut, les habitants de Hongkong ont vu disparaître le drapeau du territoire des claviers. Ailleurs, la représentation d'une femme voilée a fait beaucoup parler, comme, plus récemment, celui illustrant un homme enceint.

Le consortium Unicode dispose de la haute main sur le petit peuple des pictogrammes. Enfin, presque. Un beau jour, cet organisme privé regroupant les géants de l'Internet (Adobe, Airbnb, Amazon, Google, Apple, Netflix...) a entrepris de modifier l'emoji pêche, allègrement détourné en emoji paire de fesses. A la demande générale, il a dû revenir sur sa décision.

« Façons de parler » (11/11)

## **Les gros mots, un grand remède**

Si jurer permet de soulager la douleur, notre vocabulaire ordurier témoigne d'une curieuse fascination pour la scatologie et la prostitution.

« Ils ont vécu, de profundis/Les joyeux jurons de jadis », regrettait Georges Brassens, en 1958, dans *La Ronde des jurons*. Son constat reste d'actualité. La déchristianisation a aussi eu raison du blasphème, et il n'y a plus guère que les 60 ans et plus pour laisser échapper un « nom de Dieu » bien senti.

A part une tendance tenace à utiliser l'insulte à des fins laudatives, notamment dans le domaine sportif (« Le bâtard, il leur a mis une de ces accélérations ! »), c'est la continuité plutôt que le changement qui prévaut au pays des gros mots où, plus que jamais, l'on jongle entre sexe et scatologie. Si les invariants « merde » et « fait chier » conservent une forte popularité, ils ne sauraient menacer le magistère exercé depuis une cinquantaine d'années par l'inoxydable duo « pute »- « putain ».

« En français, “pute” et son corollaire “putain” semblent concentrer le mépris tout en faisant office de couteau suisse de l'exclamation. Ces deux mots sont si fréquemment utilisés, souvent même sans que le locuteur ou la locutrice s'en rende compte, qu'ils font partie du quotidien », résume Dominique Lagorgette, professeure de sciences du langage à l'université Savoie Mont-Blanc, dans son livre *Pute, histoire d'un mot et d'un stigmaté* (La Découverte, 306 pages, 17 euros). Les deux termes viennent de putidus, qui désigne la malpropreté et a donné « putois », mais renvoie surtout à une notion de saleté morale. « Putain » est repéré dès 1120 dans un texte rédigé en français d'Angleterre pour désigner une péripatéticienne.

### Une charge machiste

Même s'il est principalement devenu un « mot vide », ce terme souvent exclamatif demeure éminemment sexiste et « putophobe ». Il a donné naissance à « fils de pute ». Cette interjection qui jouit d'un remarquable rayonnement international est également connue sous l'abréviation FDP, à ne pas confondre, sur les réseaux sociaux, avec l'élégant TMLP (« ta mère la pute »).

Notre vocabulaire ordurier témoigne d'une évidente fascination pour la prostitution que suggère le recours soutenu au mot « bordel », comme interjection ou pour décrire un désordre manifeste. « Ce qui est pour le moins paradoxal lorsque l'on sait qu'il n'y a pas plus organisé et réglementé qu'une maison close », s'amuse Dominique Lagorgette. Lesté d'une charge machiste tout aussi pesante, « salope » (qui viendrait de « sale huppe », oiseau autrefois supposé répugnant) est toujours fort bien coté. On remarquera aussi qu'il est, comme « pute », susceptible de s'adresser à un homme, ce qui n'atténue en rien sa misogynie.

Peu importe, au fond, qu'il ne se réinvente guère : l'important, pour le gros mot, est d'assurer son indispensable fonction cathartique. Le psychologue anglais Richard Stevens, de l'université de Keele, a demandé à soixante-sept cobayes de plonger leurs mains dans de l'eau glacée. Ceux qui avaient l'autorisation de proférer insultes et imprécations ont en moyenne tenu quarante secondes de plus que les autres. Réponse émotive à un stress, la bordée de grossièretés produit un bienfaisant effet analgésique.